

Avec la mère de Péguy¹

Orléans, 28 janvier 30

J'arrive dans une après-midi brumeuse et humide². Orléans a dépouillé les parures de fête sous lesquelles je la vis à ma première visite³. Peu de lumière, des rues grises, des maisons grises, la tristesse d'un hiver provincial. Sur le mail une fillette aux grands yeux clairs m'indique le Faubourg de Bourgogne. 46-48, puis une rue qui s'ouvre entre deux maisons coupées : la rue Charles Péguy qui a troué la maison d'enfance. Une plaque de marbre commémorative de la naissance. Dans un ensemble assez cosu, le 52 est une petite maison pauvre. Une porte, un escalier de bois où les coudes serrés touchent les murs. Au premier, M^{me} Péguy⁴, qui a entendu sonner, ouvre sa porte.

« – Vous avez bien reçu ma lettre ?

1. Cécile Quéré (1846-1933), rempailleuse de chaises mariée en 1872 à un ouvrier menuisier fils de paysans, a été veuve en 1873 après la naissance de leur fils. Cet entretien a servi de base à un article de Mounier (signé Jean Sylvestre) : « Mon garçon » (*Aux Davidées*, n° 7, avril 1930), dont voici une partie de l'introduction : « Les gens du peuple, qui n'ont pas pour échapper à la vie les distractions des riches, des intellectuels, des apôtres, sont comme les techniciens du sort commun de l'humanité. Les jours inconstants et les nuits qui s'allongent en hiver, la maladie et la santé, le pain quotidien, le travail quotidien, la répétition de toutes ces choses ternes, et la joie quand même, les souvenirs de Noël et de Pâques, tout cela qui nous est souvent recouvert d'un brillant manteau d'événements colorés, forme la trame nue de leurs journées. C'est cette compétence qu'il nous faut aller leur demander. » Les variantes étant très nombreuses, nous ne donnerons par la suite que les plus significatives.

2. L'article commence ainsi : « Je suis allé voir un jour la piété maternelle. Je l'ai rencontrée une grise après-midi de janvier, chez la mère de Charles Péguy. »

3. Mounier a assisté à la Sainte Jeanne d'Arc à Orléans l'année précédente : « Depuis Péguy, je vis possédé de Jeanne d'Arc. Moi qui aime si peu ce genre d'exercice, j'ai défilé pour elle, dimanche matin, au milieu de trente mille participants, parmi les fleurs et la foule avec une pensée de dévotion pour elle, alors que beaucoup ne songeaient qu'à mobiliser les forces AF, Jeunesse Patriote ou Suffrage des femmes » (lettre à sa sœur, 17.5.1929, *MG* et *Œuvres IV*, p. 446).

4. Dans l'article, il la décrit ainsi : « Au premier, déjà sur le pas de la porte, une paysanne de quatre-vingts ans, à peine courbée, le front solide, avec une extraordinaire mâchoire, et une voix forte qui surprend... »

– Pardi, si je vous attends. J'en ai parlé hier à M^{lle} Treglos¹. Et elle a deviné que c'était vous. »

Nous entrons dans une petite pièce campagnarde grande comme la main. Tout de suite à gauche un lit sombre, édredon rouge, au fond à droite une armoire-bibliothèque, et vers la fenêtre un poêle tout rongé comme sous l'effet d'un acide ou encore comme une vieille peau grêlée, et qui se ferme curieusement par un couvercle.

Nous restons au chaud. « Je sors de bronchite et à 84 ans... »

« Vous êtes un ami de Pierre. De Marcel aussi ?² » Je lui dis que Marcel se propose de corriger une erreur qui l'a ennuyée et je fais l'ignorant. Elle va me chercher la pièce à conviction, un article d'un professeur de Moulins où est inséré l'extrait de *Pierre* sur la vente de la fabrique d'allumettes³. [En interligne : Elle ajuste des lunettes : une ficelle rouge relie les branches et passe derrière le chignon.]

« Allons, Monsieur, ma [biffé : grand-] mère aurait vendu sa fabrique à 12 ans et aurait mangé l'argent à ce moment ! Y disent que c'est mon garçon qui a écrit ça. Pour moi c'est pas vrai. C'est les Baudouin⁴ qui m'ont jamais aimée qui sont allés dénicher ça pour me faire de la peine. Et puis, si c'était vrai, on ne répand pas dans le public des choses pareilles, sur sa grand-mère. Ma mère et moi, pour tout c'est la même chose. Et nous avons l'honnêteté et le travail. Pierre est venu défendre son frère en me disant qu'il n'y avait pas mis d'intention mauvaise : eh bien, je dis, s'il écrit des choses comme ça sans faire attention, c'est un imbécile, est-ce pas vrai, monsieur ?

1. Rose Treglos, orléanaise, détient des documents sur Péguy (notamment des photographies). Mounier entretiendra une correspondance suivie avec elle.

2. Dans l'article, elle ajoute : « Vous êtes donc aussi dans l'instruction. » Suit un commentaire de Mounier : « Tout de suite se révèle la race ardente qui nous a donné un de nos plus vigoureux polémistes. La race où l'on connaît encore la fierté, fût-elle un rien batailleuse, et où l'honneur n'est pas un vain mot transmis par une caste, mais la conscience un peu farouche de la droiture gardée. »

3. Cf. *supra*, 17.12.1929.

4. Les Baudouin, famille de Charlotte, femme de Péguy. Dans l'article, la mention de la belle-famille est ôtée et tout le développement qui suit résumé.

Voyons, vous avez une grand-mère, vous devez bien comprendre. Aussi, depuis, je ne l'avais pas revu. Il y a bien 3 ou 4 ans qu'il n'est pas venu à Orléans. L'an dernier je suis descendu à Paris chez Pierre Marcel, il avait invité tous les enfants. Nous nous sommes revus, et moi, vous pensez bien, j'ai reparlé de rien. Mais je n'ai pas encore mis le pied chez lui. Toute sa vie on a été aimée, rien, pas un mot, pas un reproche, et puis un petit... (elle ne finit pas) vient mal dire de sa famille ! Mais vous prendrez bien une tasse de café, sans façon... » Le mystérieux couvercle se soulève sur un feu rouge.

« Tenez, nous allons le prendre sur l'établi¹ (se reprenant, et vite, d'un ton de constatation plutôt que de prière) : Y a pas besoin de lui en parler, à Marcel, de toutes ces histoires. » L'établi à rempailler les chaises est une petite planche sur quatre pieds tournés. Les deux tasses se serrent contre un étau cassé. Je dis un mot de compliment d'une chaise frais rempaillée : « Ça, je ne veux pas me faire de compliments, mais je sais mon métier ; pour l'arrangement des couleurs, on sait ce qui s'aime ; je sais mon métier. » Et en arrangeant les ronds du poêle : « On est bonne ouvrière ou on ne l'est pas, c'est dans le sang. »

Elle me raconte ses logements successifs : « Je suis au Faubourg de Bourgogne depuis l'âge de 14 ans et demi. Ma mère est venue du Bourbonnais. "Sur un radeau", qu'ils disent encore : avec tous les meubles ! Voyez le radeau d'ici². Nous étions au 50 et c'est le 50 où Charles a passé son enfance. Puis j'ai pris quelques années une épicerie au 7 (?) où tout allait bien, mais avec un gros travail. J'ai pu alors acheter le 50, et je suis au 52 depuis 6 ans qu'on a percé la rue. »

Nous parlons de Péguy. « Ah, c'était un bon petit. Ce n'est pas son maître, qui aurait bien voulu le garder, c'est le directeur de l'École

1. Dans l'article, Mounier commente : « Je regarde "l'établi" où tant de chaises rempaillées ont par l'exactitude du travail offert aux yeux du petit futur rempailleur de "Tapisseries" et de poèmes les premières sollicitations du travail précis et honnête. » Il cite ensuite *L'argent* (1913), *OPC* III, p. 791-792.

2. Commentaire de Mounier dans l'article : « Le paysan n'est guère ironique que pour ce qui choque son bon sens ou son sens de la justice. Il a raison. L'image de ce radeau fantastique nous amuse un moment. »

normale qui l'a fait passer au lycée¹. Il s'est présenté à Normale une première fois. On en prenait 24, il est 26^e, le 25^e est pris après une démission, mais lui passe à côté. Alors, il fait son service, pensant travailler à côté. Mais il faut croire qu'on a pas beaucoup de temps après l'exercice, il échoua encore. Il alla alors à Sainte-Barbe avec une demi-bourse, je payais l'autre moitié et j'aurais bien tout payé pour mon garçon. L'épicerie marchait bien de ce moment. Il réussit. Il fait un an d'école. Puis il me dit : "Je veux prendre un an de congé pour faire ma *Jeanne d'Arc*." Je ne voulais pas qu'il quitte son étude. Enfin ! Il s'arrangea avec Bourgeois² qui faisait son service et avait une chambre. Puis il me dit qu'ils pouvaient travailler à l'École même sans y loger et que ça lui serait plus commode. Je l'ai cru car ça, il y avait jamais de mensonge chez lui. À ce moment il perd son ami Marcel (Baudouin)³. Un bien bon garçon, qu'on disait, mais sa mère, une rien du tout⁴. J'avais des renseignements sur elle et pour cela je n'aimais pas qu'il y aille tout le temps. Mais lui va leur offrir ses services, et on commence à lui monter la tête contre un officier qui aurait fait mourir Marcel par ses mauvais traitements. Mon garçon tombe dans le panneau et va à la caserne avec des camarades pour attraper l'officier. Mais les camarades de Marcel leur disent que c'était des histoires et que l'officier était très bon pour eux. Alors il allait toujours chez les Baudouin. Je me disais : "Il y a quelque chose là-dessous. Cette gaillarde de mère Baudouin entortille mon garçon." Je vous dis ça, jeune homme, vous savez, pour vous, parce que c'est sérieux... Bref il s'amène aux vacances et me dit : "Maman, je me marie dans deux mois. – Et avec qui ça ? – Avec Charlotte Baudouin. Ça leur rendra service. Mais tu sais, pas de mariage religieux, Charlotte n'est pas baptisée et ça ferait trop d'affaires." Moi, je lui dis : "Mon

1. Son maître fut Gustave Fautras (1850- ?). Le directeur de l'École Normale, Théophile Naudy (1847- ?), collabora aux *Cahiers de la Quinzaine* ; *L'argent* lui rend longuement hommage.

2. André Bourgeois (1871-1944), ami d'enfance de Péguy, sera l'« administrateur » des *Cahiers* dès 1901.

3. Marcel Baudouin, ami intime, est mort brutalement en juillet 1896, après une visite à Orléans où il avait discuté avec Péguy de la rédaction de leur manifeste sur « la Cité harmonieuse ». Péguy l'a publié en 1898 sous le titre *Marcel : premier dialogue de la cité harmonieuse*, signé Pierre Baudouin.

4. Dans tout l'article, la mention sur la belle-mère de Péguy a été supprimée.

garçon, il faut pas que tu lâches tes classes.”¹ Et j’ai fait tout ce que j’ai pu pour empêcher le mariage². C’est pour ça qu’ils m’en veulent, les Baudouin. Il a jamais pu se défaire de la belle-mère ; et il en a bien souffert, le pauvre petit. »

Un silence. « Eh bien, on va voir ce que vous voulez voir³. » Nous passons dans la pièce d’à côté qui se distingue de la pièce paysanne, que nous quittons, par une coquetterie. On sent dès l’entrée que c’est la pièce aux souvenirs. À droite, au-dessus d’un lit couvert de papiers, le Laurens, dans un large cadre doré, des aquarelles de Péguy écolier, un ami qu’il a perdu au sortir du lycée, à 20 ans... À gauche, sur une commode et au-dessus, Péguy vers 7 ans, vers 13 ans avec une figure un peu longue et malade⁴, le petit Péguy que je possède et que sa mère ne veut pas reconnaître, le dessin de Deshairs⁵, la dernière photo, très trouble, en lieutenant et grande barbe, et au milieu⁶ l’agrandissement de la photo des 30 ans mais qui n’a pas le regard indescriptiblement

1. Dans l’article, au lieu de conserver ce qui suit, Mounier commente : « Pauvre mère prudente qui voyait son fils arrivé au bord de la sécurité poursuivie par sa race depuis des années, et ne pensait pas qu’il allait volontairement se mettre dans la lignée, et par adoption cette fois, embrasser la pauvreté. »

2. Péguy, revenu à l’ENS faire une deuxième année (1896-1897) et décidé à se marier, a été contraint par le règlement de démissionner (octobre 1897) ; il a reçu alors une bourse d’agrégation.

3. Commentaire de Mounier dans l’article : « Je n’ai rien demandé, mais elle est habituée, et l’impatience la gagne de montrer ses trésors. Nous passons dans la pièce voisine ; nous passons dans un autre monde. Là s’est réfugié tout le luxe de la maison, ce luxe paysan fait d’ordre, de propreté et de beaux bois. Ce n’est pas seulement un musée Charles Péguy, dans l’ombre des volets clos c’est le musée de trois ou quatre générations dont tout l’effort était inconsciemment tendu vers ce résultat : une chambre polie où régnerait un grand nom. »

4. Dans l’article, Mounier ajoute : « ... le collégien, le front haut, le menton en avant et l’œil décidé sous un clignement... »

5. Léon Deshairs (1874-1967), camarade de Péguy à Sainte-Barbe. Dans l’article, Mounier commente : « ... le dessin de Deshairs qui garde de l’étudiant un visage douloureux, inquiet, fiévreusement mystique... »

6. Dans l’article, Mounier a plutôt indiqué : « ... au milieu de tout, la “grande Tombe”, ce cimetière le plus extrême du front, où, du côté de Meaux, quinze cerceils, avec celui de leur lieutenant, au bord de la route, forment la dernière barrière, et la limite de l’invasion vers Paris. »

pur de la petite épreuve¹. Il y a aussi la fameuse grand-mère en coiffe bourbonnaise et, dans un cadre, Pierre Marcel, une très jolie enfant qu'il a perdue à 14 ans², Marcel, Pierre enfant et d'autres, dont de Poncheville³.

Nous revenons à la cuisine, vers la vieille bibliothèque : « Vous voyez, la bibliothèque qui est venue "sur le radeau" ! » C'est là que sont empilés tous ses cahiers d'école primaire et de lycée, tous de la même calligraphie soignée, écrite d'on ne sait quelle plume qui ne laisse sur le papier qu'un trait imperceptible et sûr. Parfois tellement fine qu'on lit à peine, tendant, vers la 3^e, dans les sous-titres, à l'écriture longue et serrée de plus tard. Mais les tableaux d'histoire sont de vrais imprimés et jamais formules d'algèbre ne furent ainsi dessinées et justement équilibrées. Il y a encore le cahier d'aquarelles, fidèles reproductions de chromos, remarquables si l'on songe qu'elles furent faites de 12 à 14 ans. Des enveloppes avec quelques cartes, des notes sur les conférences de « M. Brunetière » et autres à l'Odéon⁴, et des plans de devoirs aussi imperturbablement propres. Autour et au-dessus, un peu pêle-mêle, ce qui reste des livres de prix à tranches dorées mêlé aux divers ouvrages sur Péguy reçus de côté et d'autre. M^{me} Péguy me dit beaucoup de bien de celui de Poncheville.

Nous nous rasseyons. « Ah, il avait bien des amis⁵. Pierre-Marcel Lévi est un des meilleurs. Il y avait toujours sa serviette prête, et moi encore quand je vais à Paris. Les Tharaud, oui, il y a du bon et du mauvais. Mais il faut que j'aie vous chercher les grandes cartes. » Elle se ravise et se lève comme si elle avait voulu cette interruption pour que je les admire mieux. Du sommet de la bibliothèque

1. Dans l'article, Mounier le décrira plutôt ainsi : « Au-dessus, en agrandissement, Péguy à trente ans, la tête rasée comme un soldat ou comme un moine, la barbe à deux pointes, comme on la fait au Christ, et un regard dont on ne peut décrire la pureté sereine et intense. »

2. Pierre Marcel (Lévi) a perdu sa fille Marianne en 1918.

3. André Mabillet de Poncheville (1886-1969), journaliste et écrivain catholique, auteur notamment de *Charles Péguy et sa mère* (Éditions Crès, 1921).

4. Ferdinand Brunetière (1849-1906), historien de la littérature. Ses conférences de l'Odéon portaient sur *Les époques du théâtre français : 1636-1850* (Calmann-Lévy, 1892). Il devint un contre-modèle pour Péguy.

5. Ce passage sur les « amis » n'a pas été repris dans l'article.

descendent alors 7 ou 8 rouleaux attachés de petits morceaux d'étoffe. On ne peut s'imaginer ce que sont ces cartes de 40 ou 50 de côté traitées avec la précision des miniaturistes, toutes faites entre 10 et 14 ans (sauf quelques-unes des premières années d'école primaire). Voici quatre France : chemins de fer, géographie physique, provinces, départements. Les points frontières sont rigoureusement pareils, équidistants, continus ; les noms calligraphiés, parfois embellis de hachures, le cadre orné, une Grèce ancienne, un bassin méditerranéen bordé d'un bleu tranchant, une autre France, préfectures et sous-préfectures, exécutée de mémoire, avec deux erreurs seulement. Déjà l'inimitable typographe. [En interligne : Partout la signature P.C.] Perdu parmi cette géographie un rinceau sur Canson gris, superbement traité¹. « Il aimait ses cartes depuis tout jeune. Je me souviens d'un mardi-gras où on venait le chercher pour voir la cavalcade. Il s'agissait bien de masques ! "Et la carte que j'ai à faire !" Il y passa son après-midi. Or il était si petit qu'il lui fallait monter sur un escabeau alors pour atteindre la table. Il en faisait aussi pendant les vacances. »

« Vous êtes de Grenoble. Vous connaissez Raoul Blanchard², un grand ami de mon fils. Je vois souvent ses parents. Il était bien aimé, mon garçon. C'était un bon garçon, il avait de la conduite, et pas de mensonge. C'est comme mes petits-fils, malgré ce que je dis de Marcel, y-s-ont tous de la conduite. »

Me regardant dans les yeux, directement : « Êtes-vous un bon garçon, vous, au moins ? Je crois bien, puisque vous êtes aussi un savant.

« Vous avez des idées dans la religion, je comprends. Soyez au moins bien religieux comme le peuple, du travail et de la conduite. C'est comme je dis à mes enfants. Moi, je suis pas dans ces idées, mais quand Pierre vient, je le mène à Saint-Pierre-du-Martroi³, parce que

1. Dans l'article, Mounier commente : « Il faut résister à la première idée ; non, ce n'est pas aussi parfait que de l'imprimé, c'est bien plus beau que de la typographie, car c'est une perfection conquise où l'on sent, sous la rigueur du trait, la longueur de l'effort, et la volonté de réaliser, ici comme ailleurs, la perfection d'un genre. »

2. R. Blanchard (1877-1965), né à Orléans, normalien, géographe, enseigne à l'université de Grenoble depuis 1906.

3. Église du XVII^e siècle, située au centre d'Orléans.

JEAN-YVES CARADEC ET CLAIRE DAUDIN

ça lui fait bien plaisir. Vous allez passer à la cathédrale, vous verrez le tombeau de Mgr Dupanloup¹, un bon évêque, celui-là, tout à fait comme le peuple. »

Et comme je l'embrasse en partant. « Vous direz à Pierre que je suis à peu près remise... et que je suis toujours aussi bavarde. »

Je me perds dans Orléans, entre des murs qui sentent le vinaigre, dans des rues étroites, sans trottoirs, emmurées et sans but, de vieux quartiers calmes. La nuit tombe².